

# Parler au Rocher qui avait déjà été frappé à la croix

## Compilation d'articles tirés du Messenger Evangélique

### Contenu :

ME 1911 JND méditation 180 .....	2
ME 1919 Moïse à Kadès.....	5
ME 1955 Une grande soif .....	9
A qui la faute ? .....	9
De l'eau vive pour les saints altérés .....	11
Le rocher frappé et les eaux qui coulent .....	11
La place où se tenait l'Eternel.....	12
Le don de l'Esprit .....	12
ME 1962 Les verges de Moïse et d'Aaron .....	15
ME 1970 Rephidim & Amalek.....	21
ME 1974 Les eaux de Mériba.....	27
La faute de Moïse .....	27
Les caractères de cette faute.....	28
La responsabilité du peuple dans l'affaire .....	29
Le triomphe de la grâce .....	29
Conclusion.....	29

## ME 1911 JND méditation 180

---

*Extrait de la méditation datant du 22/06/2847 de JND n°180 parue dans le Messenger Evangélique de 1911*

### **Extrait relatif à Nombre 20 v.7-13**

Nous avons vu, dans une précédente méditation, que lorsque Dieu prit en main la cause d'Israël, ce n'était pas au commencement, mais à la fin de la traversée du désert, quand tout le mal, existant chez le peuple, avait été manifesté. C'est alors que Balaam fut obligé de déclarer qu'il ne pouvait maudire. Dieu sait apprécier l'oeuvre de son Fils et en connaît la valeur. L'accusateur peut bien nous troubler ou nous séduire, mais non pas tromper Dieu, ni nous toucher. Malgré cela, Dieu a beaucoup à faire avec nous, non pas comme un juge assis sur son tribunal, et qui nous condamne, mais comme un père de famille qui ne laisse rien passer chez ses enfants, parce qu'il est leur père et qu'il les aime. Il le fait en grâce, mais d'une manière très exacte. Il n'y a pas une heure de la vie du chrétien qui ne porte des conséquences et dont Dieu ne se serve pour le bénir. Comme il fait notre éducation pour le ciel, il prendra connaissance de tout et corrigera chacune de nos fautes.

Quant à ses voies envers Israël, Dieu l'avait placé sous la conduite de Moïse qui était un homme de foi, s'il en fut ; mais Moïse représentait le principe de l'autorité de Dieu, selon Sa sainteté, et le peuple ne pouvait la supporter. Alors, quand toutes les misères de ce peuple eurent été manifestées, Dieu les plaça, non plus sous la conduite de Moïse, mais sous celle d'Aaron, et cela est très important à remarquer. Pour faire cesser leurs murmures Dieu ne les frappe plus; Moïse dit aux princes de mettre chacun une verge, représentation d'un sceptre, devant l'arche (Nombres 17). La verge, d'Aaron se trouve avoir poussé des boutons, produit des fleurs et mûri des amandes : Dieu montre ainsi qui il a choisi pour conduire son peuple; il place ce dernier sous la sacrificature. Moïse avait parmi eux la place d'un roi, d'un représentant de Dieu, mais maintenant, ils n'étaient plus sous la puissance et l'énergie divines; la verge morte était vivifiée et devenait le signe de la sacrificature. Dieu dit: «Prends la verge et parle au rocher et il donnera son eau». Il ne s'agissait plus de frapper le rocher, mais de lui parler; et c'était la grâce. Christ a été frappé; l'autorité de Dieu a fait ce qu'il fallait, tout est expié; il n'est donc plus nécessaire de frapper; des fleuves de bénédictions peuvent sortir du Rocher pour nous. Dieu, voyant la dureté de nos coeurs, la difficulté de nous faire arriver au bout du désert pour entrer en Canaan, nous a placés sous le régime de la grâce. Israël aurait succombé, sans cela, comme Dathan et Abiram, sous un gouvernement d'autorité et de sainteté. Dieu place maintenant le peuple sous la direction du Souverain Sacrificateur (de Christ), qui agit en grâce et a intérêt à le conduire. Il sera châtié, s'il le faut (21: 5-9) mais c'est la grâce; car autrement jamais il ne serait arrivé au bout du désert. Il y a des murmures, mais il y a de l'eau (20: 2-13). Combien de fois, au lieu du châtiment que nous avons mérité, avons-nous rencontré la bénédiction! Le coeur charnel pourrait dire, afin de se justifier: Si ma faute produit la grâce, peu importe que je

pèche... Non, mais le Souverain Sacrificateur intercède et l'Esprit nous fait sentir la faute et nous humilie.

Christ place toujours ses disciples dans la position qu'il occupe lui-même; quand il vivait dans ce monde, ils étaient ses compagnons dans toutes les circonstances qu'il traversait; maintenant il nous associe à la gloire qu'il occupe. — Il est caché en Dieu, et notre vie l'est aussi. Notre position suit donc toujours celle de Jésus. Il est maintenant sacrificateur; nous aussi. Quelle en est la conséquence? Notre conduite doit toujours être selon la grandeur et la hauteur de la grâce. Que l'on soit serviteur, compagnon ou fils, que l'on soit en esprit dans la gloire, notre règle de conduite est selon la position que Dieu nous a faite. Alors Dieu dit: «Toi et tes fils, et la maison de ton père avec toi, vous porterez l'iniquité du sanctuaire; et toi, et tes fils avec toi, vous porterez l'iniquité de votre sacrificature» (18: 1). Cela veut dire que la conduite sous la grâce doit être selon la sainteté du sanctuaire, et selon celle des sacrificateurs. Il en est de même pour nous; ce n'est pas qu'il soit question du salut, mais, plus nous sommes rapprochés de Dieu, plus le mal est insupportable à ses yeux: nous portons l'iniquité de notre sacrificature. Il y avait des choses permises dans le camp, qui ne l'étaient pas pour la famille sacerdotale, que Dieu avait placée près de Lui et qui devait avoir une connaissance plus entière de ses pensées et de sa sainteté. Dans la proximité de Dieu et la communion avec Lui, nous connaissons mieux le bien et le mal et sommes plus capables d'être attachés à l'un et séparés de l'autre. Telles sont notre règle de conduite et notre responsabilité, quand Dieu nous introduit en sa présence.

«Je vous donne votre sacrificature comme un service de pur don; et l'étranger qui approchera, sera mis à mort» (verset 7). Il est impossible que l'étranger, l'homme qui n'a pas le Saint Esprit, jouisse de ces bénédictions. Ce n'est pas qu'on le lui défende, mais il ne le peut pas. Coré et les autres avec lui, avaient essayé, et n'ont pu atteindre la sacrificature, ni s'approcher du sanctuaire. C'est par un pur don de Dieu que, lavés par le sang de son Fils, nés de nouveau et amenés à lui, nous sommes devenus rois et sacrificateurs pour lui rendre culte.

Dieu nous conduit dans le désert et nous introduit devant Lui. C'est par pure grâce qu'il nous donne tout ce qui Lui est offert: «Voici, je t'ai donné la charge de mes offrandes élevées, de toutes les choses saintes des fils d'Israël; je te les ai données, à cause de l'onction, et à tes fils, par statut perpétuel» (verset 8).

Nous avons été oints, scellés du Saint Esprit, et la conséquence est que nous avons part à tout. Rien de ce qu'il a fait, en se dévouant toute sa vie, rien de ce qu'il a été ici-bas, dont nous ne soyons pas rendus capables de jouir; tous les fruits que Dieu produit dans ce beau pays arrosé et fertile, tout cela nous appartient. «Toutes leurs offrandes... sont pour toi et pour tes fils» (verset 9). Quel privilège immense! Nous avons le droit de nous nourrir (le tout ce que Christ a fait dans ce monde, de ce qu'il a accompli sur la croix, dans un amour qui ne s'est jamais démenti, prompt à répondre en grâce à tous les besoins! Telle est la nourriture du sacrificateur. Le brigand converti dit: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dut

faire!» Il comprenait la vie de Jésus. Jamais il ne fit une chose pour lui-même; qu'il fût fatigué, qu'il eût besoin de manger, tout son temps appartenait aux autres. Celui qui est près de Dieu se nourrit de Lui; il ne désire pas les gousses des pourceaux, il a Christ! Ce même Jésus, quand il porte la colère de Dieu, manifeste une patience, une soumission, un amour parfaits; il n'emploie jamais sa puissance pour se délivrer du mal, mais pour le supporter; il montre son amour au brigand, sans penser à ses propres souffrances.

La perfection était dans son coeur, et celui qui est près de Lui, le comprend et s'en nourrit; en sorte que, quand il voit le péché, il peut le porter, comme sacrificateur, en intercession devant Dieu, entrer dans les pensées de Jésus, et faire valoir envers d'autres la grâce qu'il a saisie pour lui-même.

«Tes fils et tes filles en mangeront». Il y a des joies dont on ne peut se nourrir que dans le sanctuaire; il y en a d'autres dont on jouit en famille; c'est la communion des saints. Mais il reste encore une autre nourriture pour les enfants de Dieu: «Les prémices qu'ils donneront à l'Eternel, je te les donne» (verset 12). Ceux qui sont nets en mangent. Ce ne sont pas seulement des choses dont on jouit dans la communion des saints, mais d'autres plus générales, des fruits qui ne sont pas exclusivement dans la personne de Christ. Tout ce qui est pur, ou de bonne renommée, tout ce qui a quelque vertu ou quelque louange; tels sont les fruits de l'Esprit, dans le pays «que l'on n'arrose pas avec son pied» (Deutéronome 11: 10). C'est ce qui fait la joie de l'Eglise de Dieu: elle se nourrit avant tout de Christ, mais les fruits du ciel sont aussi sa nourriture.

On se plaint parfois de ne pouvoir s'élever, de manquer de vie; il ne faut pas en rester là. Vous êtes sous la conduite de Christ qui est là pour vous bénir, pour vous donner à boire, quand vous murmurez. Vous ne pouvez pas entrer dans le sanctuaire, dites-vous? Mais vous avez à faire à la puissance qui fait sortir la vie de la mort, qui couvre, en un moment, un morceau de bois sec, de bourgeons, de fleurs et de fruits. Ne vous contentez donc pas d'une vie incomplète, mais rappelez-vous que Dieu vous nourrit des fruits du sanctuaire, tout en vous disciplinant selon la position que vous occupez, soit dans le camp soit dans le sanctuaire. Si nous nous traînons péniblement dans le chemin chrétien, reconnaissons notre faute, mais comptons sur la grâce qui connaît et comprend tous nos besoins, et veut nous rendre heureux, malgré toutes nos faiblesses.

## ME 1919 Moïse à Kadès

---

*Moïse à Kadès (Nombres 20: 1-13)*

Rien n'est plus difficile que de connaître vraiment Dieu, soit que nous considérons l'homme comme créature ou comme homme pécheur; et cependant il est dit: «C'est ici la vie éternelle, de te connaître, toi seul vrai Dieu et Celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17: 3). Cette connaissance de Dieu, connaissance qui est la vie éternelle, manque absolument à l'homme naturel, et ne peut se trouver en lui, parce qu'elle ne peut découler de l'intelligence de l'homme, sinon Dieu ne serait pas Dieu. Quand mon intelligence forme un jugement sur une chose, elle est supérieure à la chose qu'elle juge, et si cette chose pouvait être Dieu, je serais supérieur à Dieu. L'homme ne peut pas saisir l'idée de Dieu et, s'il le pouvait, cette connaissance qu'il aurait de Lui, dans le péché, serait sa ruine, car «l'homme ne peut voir Dieu et vivre»; mais quand Dieu a agi et qu'Il a fait passer toute sa bonté en grâce et en compassion devant Moïse, quand il a mis son serviteur dans la fente du rocher pendant que sa gloire passait et que pendant ce temps il l'a couvert de sa main, Il peut être vu par derrière, mais sa face ne se voit point. On peut le connaître quand toute sa bonté a passé; sans cela, le voir, serait la ruine éternelle de l'homme (Exode 33: 18-23).

Une fois Dieu vraiment connu, l'on comprend parfaitement bien que le connaître, c'est connaître l'amour dans tout ce que Dieu a fait pour nous; c'est savoir que sa grâce s'applique au pauvre pécheur, dans son péché. Marcher dans la connaissance de Dieu (en cela consiste la vraie sainteté), C'est marcher dans la connaissance de son amour. Dieu reste toujours pour nous ce qu'Il a été dans la mort de son Fils, et si nous connaissons Dieu ainsi, nous comptons sur cet amour. Ce qui fortifie la vie en nous; ce qui donne et déploie l'intelligence chrétienne, c'est la dépendance continuelle de cet amour, et pour nous, le progrès consiste à en avoir un sentiment plus profond et plus habituel. Au contraire, le déclin spirituel a toujours pour conséquence et pour cause une diminution de la connaissance de Dieu et le fait de ne plus s'appuyer sur sa grâce. Dès ce moment-là, l'homme se trouve livré à ses propres moyens et il tombe. Sa rivière tarit, parce qu'elle ne tire plus autant d'eau de la source. Ne plus compter autant sur la grâce de Dieu, qui est toujours à notre disposition, c'est la clef de toute décadence spirituelle.

Une chose caractérise le christianisme. Nous avons affaire à Dieu par le moyen d'un Médiateur, tandis qu'en Eden l'homme innocent avait personnellement affaire à Dieu. La grâce de Dieu se manifeste en Jésus en rapport avec les besoins et les manquements des enfants de Dieu. Dieu nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel; Il n'a pas, dans nos coeurs la gloire qui Lui revient, si nous ne comprenons pas qu'Il nous a sauvés. Une âme, vraiment réveillée, ne peut se contenter d'autre chose que du salut, et Dieu, dans sa manifestation en Jésus, lui devient infiniment précieux. C'est de cette manière qu'Israël a dû faire la connaissance de Dieu dans le désert. Le peuple, sorti d'Egypte, avait tout quitté

pour entrer dans un pays qui n'était pas un lieu où l'on pût semer (verset 5). C'était là le premier amour, l'amour des fiançailles (Jérémie 2: 2, 3). Israël était «saint à l'Eternel». Il n'y avait, dans le désert, aucun attrait quelconque, sinon de suivre Dieu. Il en est de même pour nous; nous pouvons le suivre, heureux, réjouis, sans nous inquiéter de rien, parce que le Dieu qui nous a sauvés nous précède et qu'Il suffit au coeur; c'est là l'amour des fiançailles. Quand Dieu n'a plus la même place dans nos affections, elles se refroidissent; nous nous occupons moins de Lui; nos coeurs se tournent vers d'autres objets et la faiblesse, la misère spirituelle, en sont la suite, si ce n'est pas une chute évidente. Le désert nous préoccupe comme étant un désert; nous nous plaignons, et Dieu ne suffit plus à des coeurs préoccupés.

Dieu sait bien qu'il nous a introduits dans le désert, mais que fait-Il? Il va devant son peuple, lui chercher un lieu de campement, un lieu de repos (Nombres 10: 33). Seulement dans la marche des tribus l'arche devait être au milieu d'elles (Deutéronome 1: 33). C'est ce que Dieu fait pour nous aujourd'hui dans le désert; Il nous cherche du repos et va devant nous dans ce but. On trouve ainsi du rafraîchissement, on va de force en force; puis la nuée se lève et il faut se remettre en route. Cela ne suffisait plus à Israël; il se plaint de la fatigue (Nombres 11: 1), puis marche de rébellion en rébellion. Cette histoire est celle de nos coeurs.

Mais Dieu déploie les richesses des ressources de sa grâce. Après la rébellion de Coré il n'abandonne pas ses pensées de grâce envers son peuple; il fait fleurir la verge d'Aaron, et désigne l'homme qu'il avait choisi. Cette verge était la verge d'Aaron; celle de Moïse n'y était pour rien.

La terre avait englouti Coré, Dathan et Abiram (16: 33), mais cela ne conduisait pas le peuple à travers le désert. Dieu voulait faire cesser les murmures des enfants d'Israël (17: 5) et dans ce but il fait déposer les verges des princes dans la tente d'assignation, devant le témoignage. Celle qui fleurit est celle du souverain sacrificateur et c'est dans le caractère de la sacrificature que Dieu devient le chef de son peuple. La sacrificature de Christ peut seule nous conduire; son autorité s'adapte à nos besoins et en prend connaissance pour les présenter devant Dieu, afin que sa grâce y réponde. La sacrificature n'est pas seulement instituée pour nous prouver le pardon, la miséricorde et la grâce, en Hébreux 4: 16; elle nous communique la grâce nécessaire pour renouveler nos forces.

Nous allons voir quel est l'usage de la verge d'Aaron et la bonté parfaite de Dieu à notre égard. La génisse rousse, dont il est question au chapitre 19 et l'eau de la purification, sont l'application au coeur des souffrances de Christ, qui donnent l'horreur du péché. Mais outre cela, nous avons des besoins: le coeur a soif; il lui faut être rafraîchi pour cheminer vers le pays de la promesse. Le peuple murmure parce qu'il n'a point d'eau, et même il désire la mort. Les difficultés amènent le découragement, et, dans sa folie, le peuple voudrait avoir été retranché dans le désert.

«Que n'avons-nous péri, quand nos frères périrent devant l'Eternel!» (verset 3), c'est-à-dire quand Dieu jugeait le péché! Ils auraient préféré être demeurés en Egypte, quoiqu'ils eussent vu le jugement de Dieu sur elle. Ils avaient oublié la joie des fiançailles, et le désert n'est plus à leurs yeux qu'un «mauvais lieu» qui n'est point un lieu pour y semer, ni pour des figuiers, des vignes ou des grenadiers, et où il n'y a pas d'eau pour boire (verset 5). Que de fois nos coeurs disent: «ce mauvais lieu!» car nos bouches n'oseraient le dire. La conscience nous en empêche et nous ne voudrions pas reconnaître cette pensée. Mais combien de coeurs, je n'en doute pas, disent aujourd'hui: «Ce mauvais lieu». Les Israélites avaient leurs yeux fixés sur le désert; ils n'avaient pas la conscience que Dieu y était, parce que leur coeur cherchait autre chose.

Dieu ne dit pas ici, comme après le veau d'or, ou après le refus de monter en Canaan et après la rébellion de Coré, qu'il retranchera Israël et fera que Moïse devienne un grand peuple (Exode 32: 10; Nombres 14: 12; 16: 25). Ce n'est pas cette fois l'intercession de Moïse qui détourne le jugement; les pensées de Dieu et son coeur sont d'un tout autre côté. Pour étouffer le murmure du peuple, Il se rappelle la verge qu'il a instituée, c'est-à-dire la sacrificature comme la grâce appliquée à notre état et à nos besoins. Que de besoins et quelles misères il y avait en Israël! mais Dieu voulait agir en grâce et faire jaillir de l'eau dans ce désert. «Vous parlerez» dit-il, «au rocher et il donnera ses eaux» (verset 8). Dieu ordonne à Moïse de prendre *la* verge, cette verge, bien connue, qui était dans la tente d'assignation.

Moïse agit autrement; il suit, à la vérité, les ordres de Dieu jusqu'à un certain point; il prend la verge et convoque l'assemblée devant le rocher, mais, se trouvant ainsi employé de Dieu, il pense à lui-même et emploie l'autorité de Dieu pour s'en glorifier.

Sauf le caractère de Jésus, il n'y en a peut-être pas, dans la parole de Dieu, de plus beau que celui de Moïse; aussi c'est une chose solennelle de rencontrer le péché chez un serviteur de Dieu; cela fait naître un sentiment pénible et humiliant. Mais c'est précisément à cause de cela que Dieu prononce son jugement: Moïse n'introduira point le peuple en Canaan. Plus tard il pria Dieu dans ce but, mais Dieu ne voulut pas retirer la parole prononcée. «C'est assez», dit-il à Moïse, «ne me parle plus de cette affaire» (Deutéronome 3: 26).

Moïse dit au peuple: «Ecoutez, rebelles» (verset 10). Il avait jugé, d'une manière parfaitement saine, l'iniquité du peuple, mais il s'irrita et «parla légèrement de ses lèvres» (Psaumes 106: 33). Dieu montait ici plus haut que ses voies ordinaires. Moïse a été fidèle dans Sa maison, mais ici Dieu n'est pas le Dieu fidèle, il est le *Dieu de grâce*, et Moïse n'est plus à la hauteur de ses pensées; il pense à la rébellion, tandis que Dieu pense à la verge d'Aaron qui n'était pas destinée à frapper les rebelles. Dieu avait fait fleurir un bois mort; c'était un principe nouveau: la vie communiquée à ce qui est mort. Des fleurs, des boutons, des amandes sur un bois mort sont des effets qui découlent de Dieu tout seul. Moïse reste là, avec les rebelles devant lui, sans comprendre Dieu en ce moment; il dit au peuple: «Vous ferons-nous sortir de l'eau du rocher?» «Vous ferons-nous!» il s'attribue la chose à lui-

même. Il frappe le rocher de sa verge et non de celle d'Aaron; il n'a pu s'élever à la hauteur de la grâce qui agit de son propre chef, par la sacrificature, pour bénir le peuple. La sacrificature intervient. Jésus, dans sa parfaite grâce, agit dans les pauvres pécheurs et au milieu d'eux, parce qu'il y marche pour prendre connaissance de leur état par la sacrificature, et pour se sanctifier en leur présence, c'est-à-dire pour se donner toute l'importance qui lui est due.

Quand il y a des besoins, de la sécheresse, de la soif, pas d'eau, à la fin du trajet du désert, qu'y a-t-il à faire? La sacrificature est là; il n'y a qu'à présenter cette floraison éternelle, sortie de la mort, et l'eau sortira du rocher. La première fois (Exode 17: 6), lorsqu'Israël manquait d'eau, il a fallu frapper le rocher. Pour que le pécheur trouvât la vie devant Dieu, il a fallu que Christ fût frappé à sa place, par l'autorité de la justice de Dieu. Une seule fois suffisait. Si Christ pouvait souffrir une seconde fois, ce serait la négation de l'efficace de ses souffrances, non seulement la première, mais les deux fois. Le rocher fournit, dès la première fois, son eau pour le peuple; il n'y avait qu'à dire un mot, sans le frapper et il la donnait. C'est là que nous en sommes aujourd'hui.

Christ qui a porté les fleurs et les fruits et, ce qui est devant Dieu la démonstration éternelle de l'efficace de son oeuvre, comparaît devant Lui pour nous et pour nos misères ici-bas. Nous n'avons qu'à le présenter devant Dieu comme sacrificateur, et l'eau coule. Cela est si simple que, comme Naaman (2 Rois 5), on ne veut pas y croire. Il était inutile de conduire un tel peuple avec l'espérance d'entrer en Canaan, sinon par l'action de cette grâce. Tant que le désert est le désert et que l'homme est l'homme, rien ne peut nous soutenir, sinon cette grâce constante, cette grâce toujours à notre disposition. La simplicité de coeur compte sur elle et s'appuie sur la sacrificature de Jésus, dont elle a besoin. Plus nous avons le sentiment de notre dépendance, plus, dans le besoin, nous compterons sur un ami.

Moïse ne peut introduire la congrégation dans le pays de Canaan. Ce sont là les eaux de Meriba (de la contestation) (verset 13), où «les enfants d'Israël contestèrent avec l'Eternel, et où il se sanctifia en eux» en leur donnant de l'eau malgré la faute de Moïse. Dieu ne voulait pas descendre des hauteurs de sa grâce. Il châtie Moïse à cause de sa faute et manifeste sa grâce au sujet des besoins de son peuple, en agissant selon la plénitude de cette grâce, alors qu'Israël ne voulait pas s'en servir quand elle était là. Que de fois pareille chose nous arrive!

Que Dieu nous donne l'intelligence de ses droits en grâce; qu'Il nous enseigne à venir à Lui, dans la conscience que Jésus est là; qu'il nous enseigne à nous servir, dans une confiance simple et enfantine, de la sacrificature de Christ. Combien il est à désirer que le peuple de Dieu comprenne ainsi sa grâce! Heureux sommes-nous toutefois, de ce que, si nous ne savons pas sanctifier Dieu dans notre conduite, Il se sanctifie lui-même. Nous perdons, à la vérité, en ne le faisant pas nous-mêmes, mais il faut alors que Lui le fasse et prenne, dans nos coeurs, l'importance qu'Il mérite.



## ME 1955 Une grande soif

---

*Une grande soif (Hocking W.J.)*

«Et Judas et Silas qui eux aussi étaient prophètes, exhortèrent les frères par plusieurs discours et les fortifièrent» (Actes des Apôtres 15: 32).

«Hélas! nous n'avons plus aujourd'hui de prophètes! Nous n'avons personne qui nous parle au nom de l'Eternel». Et pour employer les expressions d'un prophète de l'Ancien Testament: «... J'enverrai une famine dans le pays; non une famine de pain, ni une soif d'eau, mais d'entendre les paroles de l'Eternel» (Amos 8: 11). C'est là ce que pensent beaucoup, et que quelques-uns parmi nous disent. N'y a-t-il pas une raison à cela? Certes, la pénurie d'un ministère vivant et vivifiant est visible. Les saints soupirent après un rafraîchissement spirituel. Dans les réunions chacun paraît apathique, tout semble sec et morne, monotone et formel. Toujours et toujours les mêmes prières, les mêmes cantiques, les mêmes portions des Ecritures! Oh! la sécheresse de tout cela!

Quelle est la cause de cette lassitude? Beaucoup répondent: «C'est la faute du ministère». Il n'y a pas de doute que le ministère est le moyen donné pour fortifier les saints par la parole, comme Judas et Silas le faisaient à Antioche dans le passage cité plus haut. Mais dans notre expérience pratique actuelle, il arrive souvent que ceux qui ont besoin du ministère ne le reçoivent pas, tandis que de l'autre côté, ceux qui le reçoivent n'en éprouvent pas le besoin.

Dans chacun de ces cas, pourquoi vous plaindre des ministres quand vous vous sentez fatigués et tristes? Pourquoi murmurer contre les serviteurs du Seigneur quand vous vous trouvez sans rafraîchissement? Vous oubliez ainsi Celui qui «prend soin de vous» bien plus que ne peut le faire aucun «ministre». Ce n'est pas sa volonté que semaine après semaine s'écoule vous laissant altéré et sans rafraîchissement. L'avez-vous dit au Seigneur, votre malaise au sujet de tout ce qui concerne la communion? Vous avez soif? Oui, mais de quoi? Des exhortations de quelque Judas ou de quelque Silas, comme jadis à Antioche, qui vous feraient réaliser à nouveau que «Dieu est véritablement parmi vous»? Trois fois au moins le psalmiste mentionne sa soif de Dieu (Psaumes 42: 2; 63: 1; 143: 6). Est-ce que dans vos supplications vous aussi vous avez dit au Seigneur: «O Seigneur, j'ai soif; c'est de Toi que j'ai soif». Ou bien cette soif n'est-elle que le murmure du mécontentement, et manifeste-t-elle que vous n'êtes pas satisfait de votre lot?

### A qui la faute ?

Nos amis qui se désolent ainsi seront peut-être surpris d'apprendre que leur état malheureux vient d'eux-mêmes. Car il ne pourrait provenir que de l'une de ces trois causes: le Seigneur Lui-même, ou ses serviteurs, ou vous-mêmes. Ce n'est en tout cas pas du Seigneur, qui ne permettra jamais que les siens souffrent d'une privation de ses ressources parce qu'il les retiendrait. De ses serviteurs? Mais après tout, ils sont là seulement pour

accomplir sa volonté, allant où ils sont envoyés, faisant ce qu'Il leur donne à faire et n'auraient rien à donner sans Lui. Donc c'est vous-mêmes; vous tentez le Seigneur en doutant de son amour et en méconnaissant sa puissance. En conséquence vous êtes desséché.

Avec Israël à Rephidim (Exode 17), n'était-ce pas l'incrédulité et l'égoïsme? Qui donc les avait conduits là? Ils avaient suivi la colonne de nuée. L'Eternel avait montré auparavant quel intérêt spécial Il prenait en eux. Il les avait amenés à travers la Mer Rouge et avait détruit leurs ennemis, les Egyptiens. Il avait pourvu à leurs besoins pendant les deux mois qu'ils avaient passés au désert. Il avait rendu douces les eaux amères de Mara; Il les avait conduits à Elim où il y avait douze fontaines d'eau et soixante-dix palmiers; Il leur avait donné les caillles le soir, et le matin la manne qui venait du ciel...

Mais les voilà à Rephidim et ils ont soif, et s'en prennent au serviteur de l'Eternel. Ils murmurent contre Moïse, ils contestent avec lui et pour un peu ils le lapideraient. C'est vers lui qu'ils se tournent pour qu'il leur donne de l'eau à boire. Pourtant ce n'est pas lui qui avait divisé les eaux de la Mer Rouge; ce n'est pas lui qui avait amené les caillles dans le camp, ni procuré la manne pour chaque famille. Néanmoins leur oeil est sur Moïse seul; ils sont faibles et misérables et murmurent contre le serviteur de l'Eternel: «Pourquoi nous as-tu fait monter d'Egypte, pour nous faire mourir de soif, moi, et mes enfants, et mon bétail?» (Exode 17: 3).

Ces paroles du peuple révélaient l'état de leur coeur. Ils étaient incrédules. Ils oubliaient comment le bras de l'Eternel avait agi pour leur délivrance; ils oubliaient cette promesse qu'Il leur avait faite de les amener en sécurité à la montagne de son héritage. Ils ne voyaient même plus la colonne de nuée pourtant bien visible au milieu du camp. N'était-ce pas là la cause de leur terrible soif? Leur manque de foi avait amené cette situation. Mais Moïse leur dit alors cette vérité: «Pourquoi contestez-vous avec moi? Pourquoi tentez-vous l'Eternel?» (Exode 17: 2).

Tenter l'Eternel, c'est douter de son amour pour nous entourer et de sa puissance pour pourvoir à tout en notre faveur. Affreux péché pour un peuple racheté que de tenter ainsi l'Eternel! Et nous, n'avons-nous pas tenté le Seigneur? N'avons-nous pu douté de son amour pour nous encourager et de sa puissance pour nous préserver? N'avons-nous pas détourné nos yeux de la colonne de nuée au milieu de nous? Ne nous étonnons pas si nous voyons tant d'âmes, qui ne trouvent aucune fontaine dans la vallée de Baca; alors que la foi en fait toujours découvrir une au pèlerin (Psaumes 84: 6).

Il est évident que la cause secrète des lèvres desséchées, des langues enflées de Rephidim se trouvait dans le fait que le peuple avait fermé les yeux à la présence du Dieu Sauveur Tout-Puissant. Ils nourrissaient cette mauvaise pensée que l'Eternel ne les avait fait sortir de la maison de servitude que pour les faire mourir dans le désert! Ils se méfiaient de l'Eternel et méprisaient Moïse. Ils avaient «Massa» (tentation) dans le coeur, et «Meriba» (contestation) sur les lèvres.

Il n'était pas entendu de prières dans leurs tentes; on n'y rappelait pas devant l'Eternel les promesses faites aux pères, à Abraham, à Isaac, à Jacob; on n'y invoquait pas «*Je suis*», ce nom merveilleux de Dieu qui leur avait été annoncé en Egypte. Comme de pauvres êtres humains stupides, ils avaient crié à Moïse: «Donnez-nous de l'eau pour que nous buvions». Le Seigneur des sources cachées, des ruisseaux débordants était complètement oublié. C'était la provocation, le jour de la tentation au désert.

Le peuple en appelait à Moïse pour avoir de l'eau que celui-ci n'avait pas la puissance de leur donner. Peut-être certains, auxquels fait défaut un rafraîchissement spirituel, ne le reçoivent-ils pas parce qu'ils le cherchent là où il n'est pas. Leur attente est dans le serviteur, non pas dans le Maître. Rephidim va encore nous enseigner quelque chose de plus à ce sujet.

## De l'eau vive pour les saints altérés

«Voici, je me tiens là devant toi, sur le rocher, en Horeb; et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira» (Exode 17: 6).

A Rephidim le peuple d'Israël racheté murmurait. Ils étaient consumés de soif, et cela leur était arrivé parce qu'ils n'en avaient pas appelé à Dieu. Dans leur sot égarement ils blâmaient Moïse, l'homme de Dieu, qui leur montrait la vérité sur ce cas. Ils tentaient l'Eternel par leur incrédulité. Ils pensaient que Dieu ne *voulait* pas et qu'il ne *pouvait* pas leur fournir de l'eau à boire dans le désert. Ils allaient même jusqu'à douter de la présence de l'Eternel avec eux, en disant: «L'Eternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas?» (verset 7).

Que pouvait-on faire avec ce peuple au coeur endurci? Ils avaient vu le bras de l'Eternel étendu pour eux en Egypte, à la Mer Rouge, à Mara, à Elim, dans le désert de Sin. Et voici qu'ils disaient: «Nous mourrons de soif!» Ils savaient cependant, car leurs pères le leur avaient raconté, que Dieu avait montré un puits d'eau à Agar lorsqu'elle et son enfant Ismaël en manquaient, dans le désert de Beër-Sheba (Genèse 21). Dieu qui avait préservé Ismaël, l'enfant de la chair, laisserait-il périr de soif la semence d'Isaac? Non, l'Eternel révéla à Rephidim la source inépuisable de rafraîchissement pour tous ses rachetés pendant la traversée du désert.

## Le rocher frappé et les eaux qui coulent

Les enfants d'Israël en route pour la terre promise avaient devant eux un long trajet à travers un pays aride et sans eau, et l'Eternel commanda à Moïse de leur faire voir quelque chose qui devait rester vivant dans leurs mémoires pendant tout leur séjour au désert; une chose faite une fois et ne devant jamais être répétée, la provision que l'Eternel faisait pour son peuple altéré.

Moïse doit prendre avec lui les anciens d'Israël, représentant la nation dans son entier, pour qu'ils voient ce que l'Eternel leur Dieu allait faire pour eux; il fallait qu'il passât devant

le peuple, accompagné de ces anciens, et avec sa verge. Cette verge est bien identifiée: «Prends dans ta main ta verge avec laquelle tu as frappé le fleuve, et va».

Le souvenir de l'Egypte est rappelé à Rephidim. La verge de Moïse y avait été associée aux jugements de Dieu; avec elle Moïse avait frappé les eaux du Nil et elles avaient été changées en sang (Exode 7: 20), première des grandes plaies qui étaient tombées sur ce pays rebelle. Allait-elle servir aussi pour amener des plaies sur Israël incrédule? Les Egyptiens, lorsque cette terrible verge avait frappé, avaient vu le témoignage de la mort dans leurs canaux et leur fleuve; allait-elle frapper encore, et le témoignage de la mort visiter les tentes d'Israël?

Si les Israélites ne furent pas remplis de terreur, ils auraient eu toutes les raisons de l'être. Mais l'Eternel était miséricordieux et plein de grâce. L'indocilité de leur chair avait été prouvée, depuis la traversée de la Mer Rouge, et il fallait que cette racine incurable de péché au-dedans d'eux fût jugée. La verge qui avait frappé le fleuve en Egypte devait maintenant frapper le Rocher dans le désert. Alors les Egyptiens n'avaient plus pu boire les eaux du fleuve, (Exode 7: 21); maintenant des eaux vives allaient jaillir du rocher..

## La place où se tenait l'Eternel

Il y avait beaucoup de rochers dans cette région montagneuse d'Horeb; lequel d'entre eux devait être frappé? Comment le distinguer? Les instructions données à Moïse étaient précises: «Voici, je me tiens devant toi, sur le rocher, en Horeb; et tu frapperas le rocher». Notons-les bien: «Je me tiens... sur le rocher... et tu frapperas le rocher» -non pas Israël! Qu'est-ce Moïse a pu penser de cet ordre de frapper de sa verge la place où l'Eternel se tenait? Cela a dû lui rappeler ce qui était arrivé des années auparavant, lorsqu'il se trouvait là avec le troupeau de Jéthro, et que l'Eternel lui était apparu au milieu d'un buisson ardent (Exode 3). Il avait appris que le lieu était devenu une terre sainte par la Présence ineffable, et qu'il devait ôter ses sandales de ses pieds. Le rocher d'Horeb était maintenant la place de ses pieds, et il reçoit l'ordre de frapper ce rocher saint avec la verge de jugement. «Et Moïse fit ainsi devant les yeux des anciens d'Israël». Quel spectacle pour eux! et pour nous aujourd'hui!

Les anciens d'Israël avaient là, devant les yeux, une anticipation typique du Christ de Dieu, frappé. Ils voyaient en figure la condamnation du péché dans la chair, de la racine de tous leurs murmures dans le désert; car «le Rocher était le Christ» (1 Corinthiens 10: 4). Ils voyaient aussi, toujours en figure, pourquoi eux n'étaient pas frappés avec la verge de la colère divine. Et bien plus, ils purent voir là la source de ce breuvage spirituel prévu pour leur rafraîchissement tant qu'ils seraient dans le désert.

## Le don de l'Esprit

«Il en sortira des eaux, et le peuple boira». On peut remarquer que la verge n'a pas eu à frapper avant que la manne vînt (Exode 16). «Je suis le pain de vie», disait le Seigneur à

Capernaüm; «celui qui vient à moi n'aura jamais faim» (Jean 6: 35). Mais quand Il enseignait que des fleuves d'eau vive allaient couler pour ceux qui croyaient en Lui, Il disait cela de l'Esprit qui serait donné après qu'Il aurait été glorifié (Jean 7: 37-39) et auparavant Il aurait été frappé sur la croix.

C'est donc après que Dieu eut fait Seigneur et Christ Jésus crucifié que le Saint Esprit fut répandu le jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2). L'ascension de Christ manifesta la présence de l'Eternel sur le Rocher frappé, et l'eau vive jaillit pour rafraîchir les âmes altérées à Jérusalem, qui pendant dix jours avaient pleuré l'absence de leur Seigneur ressuscité. «Ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de coeur, louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple». Les eaux célestes coulaient, et tous étaient joyeux, étant remplis de l'Esprit.

Il y avait aussi de la joie à Rephidim, lorsque tous ces hommes, ces femmes et ces enfants altérés purent épancher leur soif avec les eaux fraîches du rocher fendu. Mais l'endroit fut appelé Meriba à cause de leur contestation avec Moïse, et Massa parce qu'ils avaient tenté l'Eternel, en disant: «Est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas?» Pourtant malgré la grâce merveilleuse dont ils avaient été les objets, leur incrédulité devait se manifester de nouveau à Kadès, où le peuple contesta encore avec Moïse, parce qu'il n'y avait pas d'eau à boire. De nouveau ils avaient oublié l'Eternel, qui leur avait donné à Horeb l'eau du rocher (Nombres 20).

Mais cette fois il n'était pas nécessaire de frapper avec la verge de Moïse; il eût suffi de «parler devant leurs yeux au rocher» (Nombres 20: 8). Nos frères altérés qui blâment les serviteurs du Seigneur, ont-ils parlé au Rocher qui est devant leurs yeux? N'ont-ils pas oublié qu'Il est toujours «au milieu»? Le Rocher frappé est la source inépuisable d'eau vive, dont les ruisseaux de vérité et de grâce coulent sans s'arrêter au travers du désert pour réjouir les enfants de Dieu. Le bon Berger nous a amenés à des «eaux paisibles».

Pensez-y, vous les désolés, et ayez honte de vos plaintes: le Rocher était «devant leurs yeux», et les Israélites disaient: «Il n'y a pas d'eau pour boire». Ce Rocher était Christ duquel l'eau de la vie découle abondamment. C'était et c'est toujours de la pire incrédulité de la part de quelqu'un du peuple de Dieu de dire: Nous mourons de soif.

Aujourd'hui, outre les réunions de culte, de prières, de lecture de la Parole, n'avez-vous pas les Saintes Ecritures entre vos mains, et ne rendent-elles pas témoignage de Christ? Lisez-les donc en particulier, pour vous personnellement. Même quand vous êtes seuls, vous pouvez prier le Père au nom du Seigneur Jésus pour qu'Il vous accorde l'aide et l'encouragement dont vous avez besoin. Priez donc pour vous-même aussi bien que pour les autres. Le Seigneur Lui-même est toujours avec vous. Restez constamment dans sa communion, et cessez de vous plaindre.

Les eaux vives qui rafraîchissent, ces eaux après lesquelles votre âme soupire, sont avec vous maintenant, à votre portée. Finissez-en avec vos regrets vains et incrédules.

Courbez-vous, buvez et vivez. Notre Seigneur Jésus Christ, c'est Lui qui est la source, le puits profond de l'amour.

O mon Rocher! l'eau pure de ta grâce  
Coule vers moi pour me désaltérer;  
De ton Esprit que la sainte efficace  
Garde mon coeur de jamais murmurer.

## ME 1962 Les verges de Moïse et d'Aaron

---

*Les verges de Moïse et d'Aaron (Exode 4; Nombres 17) - Gautier E.*

Dans le vaste plan de Dieu pour l'administration de la terre, Israël, son peuple, devait avoir la première place. Il l'aura sous la tutelle entière et immédiate de Jéhovah-Messie, car c'est à Lui que le pouvoir et l'autorité appartiennent en propre, par sa gloire divine d'une part, et parce qu'Il devait, en plus, en hériter selon l'excellence de sa gloire d'«homme obéissant». En effet, Il a glorifié Dieu jusqu'à la mort dans sa soumission parfaite à l'accomplissement de sa volonté. Aussi, en résurrection, toute autorité Lui fut donnée sur toute créature et sur toutes choses «dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18).

Cette autorité, Adam, le premier homme, l'avait eue, quoique pour la terre seulement, mais il l'a perdue par sa désobéissance. Elle fut ensuite confiée à Noé pour le gouvernement d'un monde purifié par le jugement du déluge. Hélas, il manqua, lui aussi, et ses descendants devinrent même infidèles au vrai Dieu. L'homme ne tarda pas à exercer le pouvoir qui lui était confié comme s'il était sien, sans la crainte de Dieu, en méconnaissant que la source en était en Lui, et que c'est avec Lui et pour Lui qu'il fallait dominer. C'est ce que le Messie, Lui, fera (2 Samuel 23: 3, 4), mais c'est ce que les «Nimrod» et tant d'autres n'ont jamais su comprendre. Moralement donc, l'autorité dans l'homme a failli, et ce mal a duré (Ecclésiaste 10: 5). La verge de berger que Moïse tenait en sa main est jetée à terre et devient un serpent, devant lequel Moïse — représentant ici du peuple de Dieu — ne pouvait que fuir: ainsi le Pharaon de l'époque, abusant du pouvoir, persécutait ce peuple, faisant l'oeuvre de l'ennemi perfide. Seulement Moïse était aussi l'envoyé de Dieu, qui lui donna l'ordre de se saisir du serpent qui redeviendrait une verge dans sa main. C'était l'heure et le signe du recouvrement du pouvoir; la verge devient la verge de Dieu (Exode 4: 20) et Moïse devient «roi en Jeshurun».

Toutefois le pouvoir et l'autorité seuls ne suffisaient pas: la gloire de Dieu ne peut supporter des compromissions, et la misère morale d'un peuple pécheur ne pouvait supporter non plus les exigences si rigoureuses de cette gloire.

La grâce du coeur de Dieu était donc nécessaire, sinon tout se serait rapidement clos par un jugement inévitable, c'est pourquoi la sacrificature instituée par la loi (Exode 28) fut, une fois la loi violée, confirmée à Aaron (Nombres 18) par le même symbole d'une verge, mais qui montrait le jaillissement d'une vie nouvelle du sein de la mort. En Christ les deux choses sont unies, et même plus tard, pour son règne de justice, «Il sera sacrificateur sur son trône» (Zacharie 6: 13).

C'est la grâce qui, présentement, fait valoir les droits de Dieu et la justice (Romains 5). Cela n'exclut pas des châtiments, voire même des jugements, lorsque la grâce et ses avertissements sont refusés ou méprisés. Il agit ainsi, ouvertement, au ciel ou en sa maison, mais Il le fait «en mystère» pour le monde et la terre. Le Seigneur Jésus Christ est seul

compétent pour tout cela. Les hommes, même les plus qualifiés, ne sont pas capables de faire valoir les choses qui Le concernent.

En Israël, l'expérience faite avec les princes l'avait établi clairement. Leur verge, à chacun, portant leur nom sur elle, ne fut en fait que du bois mort, sans efficacité et sans pouvoir divin. Et encore même, entre les mains de l'homme responsable, tant la sacrificature elle-même que la royauté échouèrent au temps de leur épreuve.

Un dernier essai fut alors tenté: le pouvoir et l'autorité pour la terre furent remis entre les mains des nations. Le trône, la couronne et le sceptre, repris à Israël infidèle, leur furent donnés. Mais les rois de la terre n'ont pas été plus intelligents que le peuple de Dieu, malgré l'expérience extraordinaire de ce premier très grand empereur des nations, alors divinement établi, mais responsable envers Dieu de son administration (Daniel 4). Cette expérience que dut faire Nébucadnetsar était un grand signe, permis et écrit pour instruire; lui sut en profiter après son humiliation, mais ses successeurs au pouvoir ne le prirent pas à coeur.

Oui, c'est le Seigneur Jésus qui, comme en toutes choses, sait seul faire valoir le pouvoir et l'autorité suprêmes. Aussi recevra-t-Il l'administration du Royaume. Alors il faudra que les droits du Dieu fort soient reconnus dans l'univers et que la justice règne. Il paîtra les hommes avec une verge de fer, à laquelle nulle créature et nulle nation ne sauront résister. Tout genou se ploiera, que ce soit des êtres célestes, terrestres ou infernaux, et toute langue confessera qu'Il est Seigneur à la gloire de Dieu le Père. Il les «paîtra». Pour les justes, quelle bénédiction! Quels soins, quelle bonté, quelle patience, Il leur manifestera! Pour les hommes droits son coeur de souverain Berger sera le même. Mais pour les pervers, pas de rébellion, pas de résistance possible: la verge d'amour est faite de fer. Ce temps sera celui du règne d'une justice sereine mais inflexible.

En attendant ces jours millénaires, si heureux pour la terre, cette autorité souveraine qu'Il a reçue, qu'Il possède déjà, est exercée dans l'Assemblée, sa Maison, sous ces deux aspects de la verge seigneuriale mais aussi de la verge sacerdotale. Il est sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec — sacrificateur et roi de justice et de paix — Et aujourd'hui c'est la grâce qui règne en vertu de la justice satisfaite à la croix et en réponse à l'oeuvre de la croix. Si donc l'on s'incline devant la puissance de cette grâce, si pleine de douceur, de sagesse et de patience, pour nous instruire et nous conduire, nos coeurs seront maintenus en accord intelligent avec son saint Nom. Le jugement pratique du moi sera opéré et des exercices enrichissants et fructifiants seront produits. Si au contraire la volonté propre résiste et ne fléchit pas, l'action de l'autre aspect de la verge augmente. Le Seigneur fait alors sentir davantage ses droits sur nous: Il exhorte, Il avertit, et même Il châtie, si l'on résiste encore. Et Il le fait avec une sévérité progressive, toujours proportionnée à la gravité de chaque cas. Ces dispensations disciplinaires peuvent aller jusqu'à la mort du corps. Par l'action du Saint Esprit l'Assemblée a une mesure d'intelligence et de coopération à ces choses, et de même la surveillance de la Maison ou du troupeau par les voies ministérielles et pastorales.



Mais la difficulté pour nous, faibles créatures, est de saisir la pensée du Seigneur, en le recherchant très diligemment chaque fois que le besoin surgit.

Car, si j'ai à coeur la fidélité à son saint Nom, et que par ma piété, j'aie acquis une certaine somme de juste jugement, je suis exposé à agir avec cela, en me confiant plus ou moins à mon appréciation des choses, en mon intégrité, en mon zèle de coeur pour Lui, et je chercherai à faire valoir et à maintenir de toute ma fermeté ce que j'estime être la vérité: c'est un peu quelque chose, au fond, de la verge de l'intelligence, du pouvoir, et de l'autorité Seigneuriale. Si au contraire, ayant à coeur le bien des âmes, ou des membres du Corps en l'Assemblée, ou des brebis en son troupeau, j'estime qu'en cela l'amour est tout, avant tout et après tout, et qu'ainsi je poursuis de tout mon coeur ce que je pense être pour le bien, puis, que je prenne les quelques résultats obtenus, dans ce que je m'applique à faire, comme preuves d'être dans le juste et bon chemin, je m'expose aussi à perdre un peu de vue que le bien doit être également le fruit de l'obéissance aux principes de sa Parole, et non seulement celui de mes bons désirs, si heureux et louables qu'ils soient.

En une mesure ces deux tendances peuvent nous faire errer, et même nous amener à nous heurter en des conflits non profitables. Ces choses ne doivent pas se contrarier mais se conjuguer! Il y a du vrai des deux côtés, mais le vrai n'est complet que dans leur harmonie. Si l'autorité est seulement dans la vérité d'une chose à mes yeux, j'en ferai un bâton fait de principes parfaitement justes, sur lequel je crois pouvoir signer mon nom, comme pour la verge des princes. Mais, en résultats finaux, cela fructifiera-t-il? D'autre part, si je crois que la puissance est en la bonté et les bonnes choses que l'on a à coeur de faire, j'y peux mettre mon nom aussi, mon coeur et mes biens, mais cela donnera-t-il vraiment toutes les conséquences escomptées? Il peut y manquer quelque chose en Sa crainte et une certaine intelligence qui est aussi le fruit de la piété. Il faut donc tout «considérer» comme le disait l'apôtre Paul à son cher Timothée (2 Timothée 2: 7). Ces deux verges de Moïse et d'Aaron sont moralement liées; elles représentent chacune un côté d'une même action, et on ne saurait les séparer.

Lorsque Moïse, excédé par les rebellions et les murmures du peuple, voulut user de la sienne, il fut dur envers les rebelles. Il parla et fit comme il n'aurait pas dû, mais cela ne lui réussit pas, encore que les eaux aient coulé. Tandis qu'il aurait glorifié Dieu en sa puissance de bonté, si seulement il avait parlé au Rocher: le Rocher avait déjà été frappé pour cela. Il aurait donc pu dire au peuple pourquoi Dieu pouvait ainsi user de grâce à leur égard malgré leurs misères. Quelle satisfaction pour le coeur de Dieu, et quels effets sur la conscience et sur le coeur du peuple! D'un autre côté, lorsqu'Eli, le sacrificateur, faible, mais pensant peut-être agir avec amour, usa de patience outre mesure envers ses fils impies parce qu'ils étaient ses fils, alors qu'il avait le pouvoir et le devoir, encore même qu'il ne les eût pas fait lapider, de les chasser du moins de la sacrificature et du sanctuaire, cela ne lui réussit pas non plus, malgré ses justes répréhensions. Et lorsque le roi David, tout bien intentionné qu'il était, fit monter l'arche sur un chariot neuf avec tout le peuple, il y eut la brèche d'Uzza

— parce qu'on ne l'avait pas fait selon l'ordonnance — malgré leur joie et leurs louanges, et toutes les bonnes choses qui étaient dans tous ces cœurs.

Evidemment ce sont des cas extrêmes; ils sont «écrits» pourtant pour nous prévenir de ne pas agir seulement selon l'une ou l'autre de ces deux tendances. Ne les opposons pas non plus l'une à l'autre, car elles doivent au contraire être réunies!

Ta sagesse, ta grâce et ton pouvoir s'unissent

Pour nous conduire au séjour bienheureux.

La verge d'autorité est toute pénétrée des sèves de sa merveilleuse grâce et c'est ainsi qu'à tous égards elle peut fructifier. Le Berger a été frappé, le Rocher a été frappé. Celui qui est tout à la fois cœur tendre, et roc ferme, a subi le jugement! L'épée s'est réveillée à cause des iniquités du peuple, et Lui a été frappé! La mort même a passé: Il l'a goûtée pour tout; aussi maintenant, en résurrection, une puissance toute nouvelle peut agir en grâce et en justice! Amenée dans la présence de Dieu, sa verge peut dès lors «fleurir» comme sur Lui aussi fleurira sa couronne: fleurir et fructifier, régner et gouverner!

Et maintenant prenons aussi quelques exemples pratiques, tirés de l'Ecriture, où les deux aspects sont appliqués «conjointement». — Voyons Joseph: Nous savons tous ce dont ses frères étaient coupables envers lui. Il les retrouve, longtemps après, et les reconnaît, Que va-t-il faire? Se souvenir de tout le mal reçu, et agir en conséquence de ces tristes choses? Non! Leur sauter au cou, alors, et par bonté simple oublier tout ce mal déjà enseveli dans un passé lointain? Non! C'est un homme qui craint Dieu et il doit maintenir les droits du juste jugement. Comment va-t-il le faire? Ah, il va le faire avec un tel amour que, tout en les censurant gravement, il les invite à table, chez lui! Puis, continuant ses répréhensions de plus en plus serrées, au temps convenable, il leur donne pourtant et richement leur ration de blé pour eux et pour la faim de leurs maisons. Il remet leur propre argent dans leurs sacs. Il le refuse par amour (l'amour ne se paye pas), comme l'apôtre à Corinthe. Il leur parle parfois durement et dans le même temps, il leur manifeste une grâce si inattendue qu'ils s'en étonnent entre eux. Il pleure en secret, se contient, mais fait «servir le pain», mangeant, lui, un peu à part, — ce n'est pas exactement de la communion, mais ce sont des soins, d'amour! Et il les place devant lui, respectivement selon leur âge et leur responsabilité, pour leur faire comprendre qu'il les connaît. Désireux de la gloire de Dieu, dont il connaissait les secrets et les voies, il désirait aussi le bien de ses frères, car il savait que ses pensées étaient des pensées de paix et non de mal, pour leur donner un avenir et une espérance. Quel pouvoir, quelle sagesse, mais quel amour, il y eut dans toute sa manière de faire les choses; aussi sa verge, puissante par cette vérité et cette grâce profondes, ne pouvait que produire... des boutons (Genèse 42: 21), des fleurs (44: 32), des amandes mûries (50: 17-21).

Voyons aussi Moïse: Quelles réprimandes! Quels plaidoyers! Ah! cet homme Moïse, le plus doux «de la terre», car le plus grand, infiniment plus doux encore, est du ciel.

Et l'apôtre Paul! Quelle intelligence et quel coeur! Ses épîtres aux Corinthiens sont des modèles à cet égard aussi. Et quels fruits elles ont produits (2 Corinthiens 7). Toutes ses lettres ont ce noble caractère, fermes sans dureté, touchantes sans faiblesse!

N'est-il pas bon de penser à ces choses, et de chercher à nous comprendre, à nous aider les uns les autres, et, sans querelles, nous aimer en son amour? N'oublions jamais que la verge bénie est dans l'arche, et non en nos faibles mains! Que Lui-même nous amène tous heureux, paisibles et unis à ses pieds (Deutéronome 33: 3; Psaumes 133). Lui seul a le secret de toute harmonie. Et tout ce qu'Il fait prospère, car Il fait toutes choses bien. «Ses sentiers distillent la graisse»; et le bon plaisir de l'Eternel — et du Père — ne prospère qu'entre ses mains. Ah, elles sont ouvertes, et elles sont percées, et tout cela pour bénir!

Ces choses ne nous disent-elles pas que toute activité et toute intervention quelconque doivent se faire dans la prière assidue et fervente, puis par la Parole, selon le besoin, et enfin quant à la manière, en se calquant sur ces exemples vécus et consignés! Quelquefois ce travail peut être mêlé de larmes ainsi que ce fut le cas pour Joseph, Jérémie, Paul, ou d'autres, comme le Psaume 126: 5, nous le laisse entendre. Cependant l'effet produit de l'autorité du pouvoir et de l'amour acceptés dans les coeurs de ceux qui Le connaissent, et spécialement en sa Maison, sera tout fait de bonheur et de profit (Proverbes 19: 8).

Par contre, là où ces choses sont refusées par insoumission cela ne prospérera pas, et pour le monde qui, lui, le rejette à tous égards, cette même verge se muera en une verge puissante de sainte colère, juste et rétributive. Mais l'acceptation sans réserve des droits de l'amour du Seigneur amènera toujours l'union des coeurs, puis tout ce qui est bienfaisant, heureux et stable en sa communion et sa bénédiction! Ainsi, en Christ, on trouve l'obéissance absolue d'un côté, et l'autorité absolue de l'autre! L'amour est entre les deux pour les deux choses. Ces principes demeurent pour nous et seront toujours valables: c'est celui qui sera le plus obéissant par amour qui, en amour divin, recevra le plus d'autorité morale de commander, comme dit l'apôtre à Timothée; c'est ce que nous avons remarqué en Joseph; précieuses et douces leçons!

Lorsque l'autorité s'exerce dans la famille, ces mêmes pensées demeurent valables. La discipline qui en résulte peut impliquer parfois l'emploi profitable de la verge. L'enfant n'en mourra pas, mais «son âme, sera délivrée de la mort (Proverbes 23: 13, 14). Si pour des raisons nouvelles, dites modernes, mais non scripturaires ni divines, l'on se refuse à son emploi, sous prétexte que l'enfant doit être, ou supporté, ou raisonné, celui-ci au contraire ne mourra-t-il pas faute de discipline? (Proverbes 5: 23.) Quelle responsabilité pour les parents qui devront rendre compte à Dieu des enfants qu'Il leur a confiés! Si, au contraire, trop soucieux de cette responsabilité, ou aussi par l'irritabilité d'un caractère naturel insuffisamment mortifié, on usait de la verge avec trop de sévérité et parfois même avec brutalité, on aura aussi à en subir les fâcheuses conséquences: les enfants découragés ou aigris s'enfuiraient dès qu'ils le pourront, car là aussi le bâton se révélera «stérile»! Seul l'amour uni à la piété est encore suffisant ici pour donner la juste intelligence des choses

en obéissance à la Parole. Commencer de bonne heure et aller doucement demeure une bonne règle générale. Une vraie proximité de Dieu, la connaissance de son amour et de ses voies morales, le respect de sa gloire et le désir de Lui plaire donneront aux chers parents pieux, l'à propos et la juste mesure. Alors aussi la verge fructifiera et portera des boutons, des fleurs, et des amandes.

Pensons à ces choses devant Dieu qui ne désire que nous bénir.

## ME 1970 Rephidim & Amalek

---

*Rephidim et Amalek (Exode 17) - Dennett E.*

Une fois encore les enfants d'Israël se mettent en route et rencontrent d'autres difficultés. Mais «toutes ces choses leur arrivèrent comme types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11). Un intérêt particulier se rattache donc à toutes leurs peines et expériences du désert.

versets 1-7. — Dans le cas du rocher frappé, comme dans celui de la manne, le péché du peuple fut l'occasion de ce déploiement de puissance et de grâce. A Rephidim, «il n'y avait point d'eau à boire pour le peuple». Et que fit celui-ci? N'y avait-il pas dans les expériences qu'il avait faites de la fidélité et des tendres soins de Dieu, un encouragement à se tourner vers lui, dans la confiance qu'il interviendrait en faveur des siens? Les cailles et la manne n'étaient-elles pas un souvenir vivant dans leur esprit, comme preuve de la toute suffisance de l'Eternel pour répondre à leurs besoins? N'avaient-ils pas appris que l'Eternel était leur berger, et que, par conséquent, ils ne manqueraient de rien? Si nous ne connaissons pas le coeur humain et le caractère de la chair, c'est là ce que nous aurions attendu de la part des Israélites qui avaient vu les oeuvres magnifiques de l'Eternel. Mais, bien loin que ce soit le cas, le peuple contesta avec Moïse, et ils dirent: «Donnez-nous de l'eau pour que nous buvions». Dans leurs murmures coupables et leur incrédulité, ils considéraient Moïse comme l'auteur de toutes leurs misères, et, dans leur colère, ils étaient prêts de le tuer.

Avant d'examiner la ressource pleine de grâce en réponse à leurs besoins, nous ferons une ou deux remarques sur le caractère du péché des Israélites. Le peuple contesta avec Moïse; mais, en réalité, comme le dit Moïse, ils tentèrent l'Eternel (verset 2), disant, par leurs actes: «l'Eternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas?» (verset 7). Moïse était leur conducteur reconnu, il était donc le représentant de l'Eternel pour le peuple. Contester avec lui, c'était ainsi contester avec l'Eternel; et se plaindre de privations, c'était en fait douter de la présence de l'Eternel, sinon la renier. Car s'ils avaient cru que l'Eternel était au milieu d'eux, tout murmure aurait été étouffé, et ils se seraient reposés dans l'assurance que Celui qui les avait rachetés d'Egypte, qui avait fendu pour eux les eaux de la Mer Rouge, qui les avait délivrés de la main du Pharaon, et conduits dans toutes leurs traites, de nuit par la colonne de feu, et de jour par la colonne de nuée, entendrait leur cri, au moment voulu, et répondrait à leurs besoins. Cela montre le caractère très solennel du péché consistant à murmurer et à se plaindre à cause des épreuves du désert, et cela nous enseigne en même temps que tous les soupirs de cette sorte proviennent du doute quant à la présence de l'Eternel avec nous. Aussi l'antidote à toutes ces tendances, notre défense contre ces pièges de Satan, qui si souvent par leur moyen fait trébucher les enfants de Dieu et leur dérobe leur paix et leur joie, si même il ne réussit pas à les faire tomber, est le maintien ferme et inébranlable de la vérité que le Seigneur est au milieu de nous, qu'il

conduit les siens comme un troupeau, à toutes les étapes de la traversée du désert. Combien magnifique est l'attitude parfaite de notre bien-aimé Seigneur, en contraste avec celle d'Israël! Lorsque le Seigneur fut tenté par Satan, dans le désert, il repoussa, dans une dépendance absolue, chacune des suggestions du diable par la seule parole de Dieu.

Moïse cria à l'Eternel, et l'Eternel entendit sa prière; et, malgré le péché du peuple, «il ouvrit le rocher, et les eaux en découlèrent; elles allèrent par les lieux secs comme une rivière. Car il se souvint de sa parole sainte, et d'Abraham, son serviteur» (Psaumes 105: 41, 42). Ainsi, la grâce prévalait encore, et satisfaisait aux besoins du peuple. Mais l'intérêt principal réside dans l'instruction typique de cet incident. De même que la manne, le rocher nous parle de Christ. Aussi l'apôtre Paul dit: «Ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait: et le rocher était le Christ» (1 Corinthiens 10: 4). Mais le Rocher fut frappé avant que ne coulât l'eau. Moïse reçut le commandement de prendre la verge — la verge avec laquelle il avait frappé le fleuve et là, l'Eternel se tenant devant lui, sur le rocher, en Horeb, il devait frapper le rocher, «et il en sortira des eaux, et le peuple boira». La verge est un symbole de la puissance de Dieu; dans le fait qu'elle frappe, elle présente l'exercice de la puissance judiciaire de Christ. Nous voyons donc, dans cet acte de frapper le rocher, le coup du jugement de Dieu s'abattant sur Christ à la croix. Le rocher frappé est un Christ crucifié. Remarquez que ce fut à cause du péché du peuple que le rocher dut être frappé, image saisissante de cette vérité qu'«Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités». — Il y a là, certes, un objet de méditation tant pour les pécheurs que pour les croyants. Les pécheurs peuvent considérer Christ sur la croix, portant le jugement du péché, et comprendre, s'ils veulent bien peser la chose, ce qu'est le péché aux yeux d'un Dieu saint; et tout en apprenant cette leçon, qu'ils prennent aussi garde à ce que sera leur destinée s'ils persistent dans leur endurcissement et leur incrédulité. Car si Dieu n'a pas épargné son propre Fils, lorsqu'il a réglé la question du péché, ce Fils qui était les délices de son coeur, qui était saint, innocent, sans souillure, et séparé des pécheurs, comment peuvent-ils espérer échapper? Et les croyants ne peuvent trop souvent regarder à la croix. Combien leurs coeurs sont touchés, humiliés et émus, lorsque par grâce ils sont rendus capables de dire: «Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2: 24). Jamais, de toute l'éternité, ils n'oublieront que leurs péchés ont nécessité cette mort; jamais ils ne cesseront de se souvenir qu'elle a glorifié Dieu dans chacun de ses attributs, et qu'elle est le fondement éternel et immuable de toutes leurs bénédictions. Que le Rocher ait dû, de toute nécessité, être frappé pour que le peuple pût boire est certes une vérité aussi solennelle que précieuse du moment que le péché était en question — le péché qui avait déshonoré Dieu à la face de tout l'univers — tout ce que Dieu était demandait, pour sa propre gloire, que le rocher fût frappé; et du moment que le peuple aurait péri sans eau, il fallait, pour qu'il pût vivre, que le rocher fût frappé. Mais Dieu seul pouvait y pourvoir, et dans les directives données à Moïse, apparaît ainsi une nouvelle manifestation, pleine de beauté, de la grâce qui est dans son coeur.

Le Rocher fut frappé, et les eaux jaillirent. Pas avant, c'était impossible: à cause du péché, Dieu était pour ainsi dire retenu. Ses miséricordes et ses compassions, sa grâce et son amour, étaient renfermés au-dedans de lui. Mais aussitôt accomplie l'expiation par laquelle les exigences de sa sainteté étaient à jamais satisfaites, les écluses de son cœur s'ouvrirent pour déverser dans le monde des fleuves de grâce et de vie. Aussi lisons-nous dans l'évangile selon Matthieu, que dès que le Seigneur Jésus eut rendu l'esprit, «le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas» (Matthieu 27: 50, 51). Dieu était maintenant libre, avec justice, de se manifester en grâce à un monde pécheur et d'offrir le salut; et l'homme — le croyant — était libre d'entrer avec pleine assurance dans la présence immédiate de Dieu. Le chemin était révélé par lequel l'homme pouvait entrer avec justice dans la pleine lumière de la sainteté du trône même de Dieu.

L'eau qui sortait du Rocher est une figure du Saint Esprit comme puissance de vie. L'évangile selon Jean le montre clairement. C'est ainsi que notre bien-aimé Seigneur dit à la femme samaritaine: «Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle» (Jean 4: 14). Au chapitre 7, le Seigneur se sert de la même image, et Jean ajoute: «Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (verset 39). Deux choses apparaissent clairement dans ce passage: premièrement, que «l'eau vive» est un type du Saint Esprit, et secondement, que cette «eau vive», le Saint Esprit, ne pouvait pas être reçu avant que Jésus fût glorifié. En d'autres termes, le Rocher doit d'abord être frappé, comme nous l'avons déjà vu, avant que les eaux puissent en sortir et apaiser la soif des hommes.

Il y a encore ici un enseignement d'une importance pratique immense, que nous ne pouvons pas laisser de côté. C'est que rien ne peut satisfaire les besoins insatiables de l'homme sinon le Saint Esprit comme puissance de vie — de vie éternelle; et cette bénédiction ne peut être reçue que par un Christ crucifié et ressuscité. Aussi le Seigneur cria-t-il aux Juifs, disant: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive» (Jean 7: 37). Et cette proclamation est encore valable aujourd'hui: «Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie» (Apocalypse 22: 17). Puisse cette vérité être imprimée par la puissance du Saint Esprit dans l'âme de tous ceux qui lisent ces lignes!

Ainsi l'Eternel répondit en grâce aux murmures du peuple, et lui donna de l'eau à boire; mais les noms donnés à ce lieu — Massa et Meriba — restèrent comme monument de leur péché.

Aussitôt après que les eaux furent sorties du rocher, nous trouvons le conflit avec Amalek. La liaison de ces incidents est des plus instructives, comme illustrant les voies et la vérité de Dieu. La manne nous parle de Christ descendu du ciel; le Rocher frappé, de Christ crucifié; l'eau vive est une image du Saint Esprit; et maintenant, l'Esprit étant reçu, vient le conflit. Il doit en être ainsi; car «la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (Galates 5: 17). D'où l'ordre de ces événements typiques. Qu'est-ce qui est

symbolisé par Amalek, pouvons-nous alors nous demander? Il est souvent dit que c'est la chair; mais ce n'est là qu'une partie de la vérité. Quant à Amalek, dès son origine son vrai caractère nous est donné à connaître (voir Genèse 36: 12). Mais ce qu'il nous faut discerner ici, c'est qu'Amalek est en antagonisme ouvert avec le peuple de Dieu, et cherche à l'arrêter, et même à le faire disparaître de la surface de la terre. C'est donc la puissance de Satan — agissant par la chair, si l'on veut — qui entrave la marche des enfants d'Israël. Et la subtilité de Satan dans le choix du moment de l'attaque, apparaît très clairement. C'était aussitôt après que le peuple eut péché. à un moment, donc, où un ennemi pouvait supposer qu'il encourait le déplaisir de Dieu. C'est toujours la méthode de l'ennemi. Mais si Dieu est pour son peuple, il ne permettra à aucun adversaire de consommer sa destruction. Certes, si le peuple avait été abandonné à lui-même, il aurait facilement été dispersé; mais Celui qui les avait conduits au travers des eaux de la mer Rouge, ne permettra pas qu'ils périssent. L'Eternel était leur enseigne, aussi leur défense était-elle assurée. Remarquons maintenant comment s'accomplit la défaite d'Amalek.

versets 8-13 — Nous voyons d'abord que, au commandement de Moïse, Josué se place à la tête des hommes choisis pour combattre. Josué représente Christ, dans l'énergie de l'Esprit, conduisant ses rachetés au combat. Quelle consolation! Si Satan rassemble ses forces pour assaillir les enfants de Dieu, Christ, d'un autre côté, conduit les hommes qu'il a choisis à la rencontre de l'adversaire. La bataille est donc à l'Eternel. Cette vérité est illustrée tout au long de l'histoire d'Israël; et quant au principe, elle est tout aussi vraie des conflits que connaissent les croyants de cette dispensation. Si cela était compris, notre esprit resterait paisible, face aux pires difficultés. Cela nous aiderait à ne pas compter sur l'homme, et à nous appuyer sur l'Eternel. Cela nous rendrait capables d'estimer à leur juste valeur l'activité incessante et les desseins des hommes et à attendre la délivrance du Seigneur seul conducteur des siens. En un mot, nous nous souviendrions que nous ne pouvons opposer aucune défense efficace à nos adversaires, sinon dans la puissance de l'Esprit de Dieu.

Il y a encore une autre chose. Si Josué conduit ses guerriers dans la plaine, Moïse — avec Aaron et Hur — monte au sommet de la colline; et le combat. dans la plaine dépend des mains levées de Moïse sur la montagne. Moïse, considéré ainsi, est une figure de Christ en haut, dans la valeur de son intercession. Tout en conduisant les siens sur la terre dans la puissance de l'Esprit, il maintient leur cause par son intercession dans la présence de Dieu, et il leur assure miséricorde et grâce afin qu'ils aient du secours au moment opportun. Ils n'ont donc aucune force pour le combat, en dehors de cette intercession sacerdotale; et l'énergie de l'Esprit, comme les conduisant en avant, est en relation avec cette intercession. L'apôtre Paul mentionne cette vérité lorsqu'il dit: «C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède ;pour nous; qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée?» (ou Amalek? pouvons-nous ajouter)... Non, «au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a



aimés» (Romains 8: 34-37). Le Seigneur Lui-même a enseigné à ses disciples la relation entre son oeuvre en haut, et l'action de l'Esprit en eux, sur la terre, lorsqu'il dit: «Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous» (Jean 16: 7). C'est aussi la raison pour laquelle il nomme le Saint Esprit «un autre consolateur» (Jean 14: 16); et l'apôtre Jean applique à notre bien-aimé Seigneur le même titre (c'est-à-dire Avocat, mais en fait le même mot, Paraclet; 1 Jean 2: 1).

Mais aucun homme ne pouvait être un type parfait de Christ. Les mains de Moïse étaient pesantes, de sorte qu'Aaron et Hur les soutenaient. Cela ne fait que manifester plus pleinement la vérité de l'intercession de Christ. Aaron, bien qu'il n'ait pas encore été expressément mis à part, représente la sacrificature, et Hur, si nous pouvons nous appuyer sur la signification de son nom, typifie la lumière et la pureté. Considérés ensemble, ils nous parlent donc de l'intercession sacerdotale de Christ, maintenue dans la sainteté devant Dieu; et, par conséquent, d'une intercession qui, basée sur tout ce que Christ est et a fait, est toujours efficace et victorieuse. Cette leçon devrait être bien retenue. La bataille ici-bas ne dépendait pas de la force des hommes armés, ni même du Saint Esprit, mais de l'intercession incessante et efficace de Christ. Car «lorsque Moïse élevait sa main, Israël avait le dessus, et quand il reposait sa main, Amalek avait le dessus». D'où la nécessité de la dépendance. Sans celle-ci, nous sommes peut-être prêts pour le combat, notre cause est peut-être juste, mais notre défaite sera certaine et inévitable. Mais si nous sommes dépendants, Christ en haut intercédant en notre faveur, et Christ dans l'énergie de l'Esprit étant notre Conducteur ici-bas, quand les méchants, nos adversaires et nos ennemis s'approcheront de nous, ils broncheront et tomberont (Psaumes 27: 2). Aucun adversaire ne peut alors tenir devant les enfants de Dieu.

Amalek fut ainsi abattu au tranchant de l'épée. Mais une telle victoire pour Israël — révélation de la source de sa force, et du caractère inchangé de l'ennemi — ne devait pas être oubliée. Elle devait être «écrite pour mémorial dans le livre».

versets 14-16 — Deux choses étaient liées dans ce mémorial: le récit de leur délivrance d'Amalek, et la garantie de sa destruction finale. Tout déploiement de la puissance de l'Eternel en faveur des siens porte ce double caractère. Si Dieu intervient et défend ses enfants contre les assauts de leurs ennemis, par le même acte il les assure de son incessante protection et de ses soins. Chacune de ses interventions contre leurs ennemis devait être rappelée à leurs oreilles et écrite sur leurs coeurs, à la fois comme mémorial du passé, et comme garantie de sa protection constante. Ainsi, le Psalmiste, célébrant une délivrance passée, s'écrie: «Quand une armée camperait contre moi, mon coeur ne craindrait pas; si la guerre s'élève contre moi, en ceci j'aurai confiance» (Psaumes 27: 3). Moïse, dans la même confiance, bâtit un autel. Il reconnaissait par là, avec gratitude, la main divine, tout en donnant à connaître que la victoire était à la louange de l'Eternel. C'est là précisément que manquent tant de personnes. L'Eternel accorde aide et délivrance, mais elles oublient de bâtir un autel. Amenées par leurs difficultés dans la présence du Seigneur, elles oublient trop souvent de le louer, une fois délivrées. Tel ne fut pas le cas pour Moïse.

En bâtissant l'autel, il déclarait devant tout Israël: C'est l'Eternel qui a combattu pour nous et a remporté la victoire. C'est ce qui est proclamé par le nom donné à l'autel: «l'Eternel mon enseigne». C'était lui qui avait conduit nos armées, et c'est lui qui les conduira encore; car sa lutte avec Amalek ne cessera jamais. Aussi longtemps que l'Eternel aura un peuple sur la terre, Satan cherchera à le détruire. Nous devons nous en souvenir, avec tout ce que cela comporte; nos coeurs resteront confiants pour autant que nous saisissons avec puissance la vérité de Jéhovah-Nissi. La bataille est à l'Eternel, nous combattons sous ses couleurs, et quel que soit l'acharnement de l'ennemi, la victoire est certaine.

## ME 1974 Les eaux de Mériba

---

*Les eaux de Mériba - Argaud E.*

Le livre des Nombres est le livre du voyage du peuple de Dieu à travers le désert et le chapitre 20 de ce livre est une page particulièrement solennelle de l'histoire de ce voyage.

Nous trouvons là, éprouvé au creuset, un des hommes les plus honorés par Dieu (Deutéronome 34: 10, «Il ne s'est plus levé en Israël de prophète tel que Moïse, que l'Eternel ait connu face à face»). Moïse perd Marie, sa soeur, celle qui avait veillé sur ses premiers jours alors qu'il était un petit enfant couché dans un coffret de joncs au milieu des roseaux du Nil (Exode 2: 4), celle qui avait entonné sur la rive orientale de la mer Rouge le cantique de la délivrance (Exode 15: 20-21). Il perd Aaron son frère que sur sa requête Dieu lui avait donné (Exode 4: 10-16) pour l'aider à porter la charge d'un grand peuple. Il a devant lui tout ce peuple qui conteste et murmure et son esprit en est chagriné (Psaumes 106: 33). L'ennemi, Edom, s'oppose avec force au passage des Israélites à travers son pays quand, après un long voyage, «la fatigue... les a atteints». Que de sujets de peine et d'exercices pour ce fidèle serviteur! Et c'est à ce moment-là que Moïse commet une faute dont il ne pourra pas écarter les conséquences et qui le privera d'entrer dans le pays de la promesse.

### La faute de Moïse

«Il n'y avait pas d'eau pour l'assemblée» (Nombres 20: 2). A Horeb, lors des premières étapes dans le désert, Dieu avait ordonné à Moïse de frapper le rocher et il en était sorti des eaux (Exode 17: 6). Et le rocher les accompagna «ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait et le rocher était le Christ» (1 Corinthiens 10: 4). Ce passage est d'une importance capitale en ce qu'il donne au récit que nous avons sous les yeux sa vraie signification. Un rocher suivait le peuple et de lui découlaient avec abondance les eaux de la grâce: de Christ, frappé pour nous sur la croix, découlaient aussi toutes les bénédictions.

Pourquoi à Mériba le rocher ne donnait-il plus son eau? Jacques, dans son épître, nous donne la réponse: «Vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas» (4: 2). La source était là, il suffisait de demander, de parler au rocher. Aussi l'Eternel dit-il à Moïse et à Aaron: «Vous parlerez... au rocher, et il donnera ses eaux» (Nombres 20: 8). La chose était bien simple. Que fait Moïse? Il se met en colère et, parlant légèrement de ses lèvres (Psaumes 106: 33), il dit au peuple: «Ecoutez, rebelles! Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher?» (Nombres 20: 10). O Moïse, as-tu donc oublié qu'il n'y a en toi aucune force, aucune puissance? Peux-tu *faire* toi-même sortir l'eau d'un rocher? Paul avait un autre esprit: il écrivait aux Corinthiens: «*Par la grâce de Dieu* je suis ce que je suis; et, *sa grâce envers moi* n'a pas été vaine mais j'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous, non pas moi toutefois, mais *la grâce de Dieu qui est avec moi*» (1 Corinthiens 15: 10). Moïse «leva sa main et frappa le rocher de sa verge, deux fois». Déplorable manquement!

Il semble que la faute de Moïse est encore plus grave du fait que, obéissant à la voix de Dieu et ayant pris «*la*» verge, «la verge de devant l'Eternel», la verge d'Aaron qui avait bourgeonné, il la délaisse ensuite et prend «*sa*» verge pour frapper le rocher. Moïse, ici, fait acte d'autorité, et ce n'était pas la pensée de Dieu. Il fallait garder dans sa main la verge qui avait produit en une nuit des boutons, des fleurs et des amandes (Nombres 17: 8). Elle parlait de grâce tandis que la verge de Moïse parlait de puissance et d'autorité. La verge bourgeonnante montrait, à la foi, Christ ressuscité et exerçant dans le ciel la sacrificature. Il suffisait donc de parler. Seule la grâce pouvait répondre aux besoins du peuple dans le désert comme seule elle pouvait l'introduire dans le pays.

## Les caractères de cette faute

Aux yeux de la chair, cette faute peut paraître bénigne. Certains trouveront même qu'il était plus logique de frapper le rocher que de lui parler, et que l'ordre de l'Eternel dans une circonstance en apparence semblable, à Rephidim, était de le frapper. Nous n'avons que faire des jugements humains. Seule compte et s'impose la pensée de Dieu.

Outre la *légèreté de ses paroles*, chose déjà fort grave en elle-même, Moïse se rendit coupable de *désobéissance*. Quand Dieu parle, le serviteur n'a qu'à obéir. Il ne lui est pas toujours demandé de comprendre la pensée de son Maître mais il est requis de lui qu'il soit obéissant. Rappelant à Moïse sa faute, l'Eternel lui dira plus tard: «Au désert de Tsin, lors de la contestation de l'assemblée, vous avez été rebelles à mon commandement» (Nombres 27: 14). Peu de temps avant la mort du patriarche, l'Eternel lui dira encore: «Regarde le pays de Canaan que je donne en possession aux fils d'Israël. Et tu mourras sur la montagne sur laquelle tu monteras... parce que vous (Moïse et Aaron) avez été infidèles envers moi» (Deutéronome 32: 51).

C'était aussi *un péché d'incrédulité*: «Vous ne m'avez pas cru» dit Dieu à Moïse et à Aaron (Nombres 20: 12). Moïse a peut-être pensé qu'il ne suffirait pas de «parler» au rocher, mais qu'il fallait le frapper comme en Horeb.

C'était enfin et surtout *une atteinte portée à la gloire de Dieu*, à l'oeuvre accomplie à la croix dont la scène d'Horeb était une figure si expressive. Le rocher était le Christ. Il avait été frappé une fois pour toutes sur la croix. Il ne doit plus l'être, il ne peut plus l'être. Le frapper à nouveau c'est renier l'oeuvre accomplie, la déclarer insuffisante. C'est outrager la gloire de Christ et, partant, la gloire de Dieu. Vue sous cet angle, la faute de Moïse prend sa vraie dimension et l'on comprend alors la rigueur du jugement qui atteint le serviteur de Dieu. Rien n'est grand aux yeux de Dieu comme la croix. On ne passe pas à la légère devant elle. On ne peut pas rester neutre. Il faut prendre parti. Ou bien on donne son coeur à Jésus le divin crucifié, ou bien on passe son chemin avec incrédulité mais on prend alors une terrible responsabilité. A tout homme il sera demandé compte de l'attitude qu'il aura prise devant la croix de Jésus. A vous, lecteur, comme aux autres.

## La responsabilité du peuple dans l'affaire

Le récit du livre des Nombres (chapitre 20: 12) met l'accent sur la faute de Moïse et les conséquences qui en découlèrent pour lui. Mais Dieu ne laisse rien dans l'ombre, et au Psaume 106 où la scène des eaux de Mériba est rappelée, le manquement de Moïse est lié à l'infidélité du peuple: «Ils irritèrent Dieu aux eaux de Mériba et il en arriva du mal à Moïse à cause d'eux, car ils chagrinerent son esprit, de sorte qu'il parla légèrement de ses lèvres» (versets 32-33).

Il y a là une bien solennelle leçon pour nous. Nous pouvons par un esprit de contestation, par nos murmures et nos critiques, «chagriner» un serviteur de Dieu, l'amener à prononcer des paroles regrettables et faire en sorte qu'il lui arrive «du mal». Pesons bien ces choses, elles sont sérieuses, elles sont écrites pour notre instruction. Chaque fois qu'une pensée amère à l'égard d'un serviteur de Dieu vient à notre esprit, avant même qu'elle ne se traduise par une parole acerbe, souvenons-nous de l'exemple placé devant nous et pensons aux graves conséquences qui peuvent en résulter pour celui que nous sommes exhortés à honorer (1 Timothée 5: 17).

## Le triomphe de la grâce

Rien n'est plus touchant que de voir de quelle manière Dieu triomphe du péché de l'homme. L'atteinte portée à l'oeuvre rédemptrice de la croix doit être, comme nous l'avons dit, sanctionnée: c'est un outrage à la gloire de Dieu. Moïse n'entrera pas dans le pays de la promesse. Il aura beau supplier Dieu de lui accorder cette grâce, elle lui sera refusée. A sa touchante supplication que nous lisons en Deutéronome 3: 23-27: «Seigneur Eternel... que je passe, je te prie, et que je voie ce bon pays qui est au-delà du Jourdain, cette bonne montagne et le Liban», Dieu répond avec sévérité: «C'est assez, ne me parle plus de cette affaire». Mais, dans sa grâce, il réservait à son serviteur quelque chose de bien meilleur, car il valait mieux contempler le pays dans toute son étendue du sommet du Pisga dans la compagnie de l'Eternel, que d'y entrer avec un peuple infidèle. Et puis, Dieu avait pour lui quelque chose de plus précieux encore: bien des siècles plus tard, il le transporterait — comment, Lui seul le sait — sur la montagne de la transfiguration dans la compagnie de son Bien-aimé pour qu'il contemple sa gloire et parle avec Lui de la mort qu'Il allait accomplir à Jérusalem (Luc 9: 28-36). Y a-t-il quelque chose de plus grand?

Quant au peuple si responsable lui aussi dans cette affaire de Mériba, Dieu lui donnera des eaux en abondance. Merveilleuse grâce! Dieu seul agit ainsi.

## Conclusion

C'est Moïse lui-même qui nous la donnera dans le magnifique cantique qu'il prononça au terme de sa vie et dans la bénédiction dont il bénit les fils d'Israël avant sa mort. Pas un regret, pas une plainte. Sa parole descend comme «la rosée, comme une pluie fine sur l'herbe tendre, comme des ondées sur l'herbe mûre». Il parle de son Dieu:

«Il est le Rocher, son oeuvre est parfaite, toutes ses voies sont justice. C'est un Dieu fidèle... juste et droit». (Deutéronome 32: 4)

S'adressant au peuple, il déclare:

«Le Dieu d'ancienneté est ta demeure et au-dessous de toi sont les bras éternels».

«Tu es bienheureux, Israël! Qui est comme toi, un peuple sauvé par l'Eternel, le bouclier de ton secours et l'épée de ta gloire?» (Deutéronome 33: 27, 29)

«Ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints. Ainsi, que celui qui croit être debout (ou: paraît être debout) prenne garde qu'il ne tombe» (1 Corinthiens 10: 11, 12), et l'apôtre, confirmant par sa propre expérience celle du patriarche ajoute cette parole bénie si riche d'encouragement: «Dieu est fidèle» (Deutéronome 32: 4; 1 Corinthiens 10: 13). Et il n'a pas changé.